



SOCIÉTÉ DU ROMAN POLICIER DE SAINT-PACÔME
PRIX DE LA RIVIÈRE OUELLE 2014
NOUVELLES POLICIÈRES CATÉGORIE JUNIOR

1^{er} PRIX

INNOCENCE CRIMINELLE

PIERRE-ANTOINE BERNARD

LA POCATIÈRE

« Fais-tu mariner ton saumon? Personnellement, je prépare ma portion à l'instant et ça permettrait d'économiser des vivres, en faire deux à la fois! » -Numéro 3

« Non merci, ça va aller », répondis-je distraitement.

En fait, je ne l'écoutais pas. Les yeux collés sur le hublot, je scrutais le néant. Du vide. Du vide partout. Nous n'étions que des intrus de matière dans un univers farouche, stérilisé. Un seul pied dehors, sans protection, et c'était la fin. C'est dans ces moments qu'on constate la fragilité de la vie.

« Tu es certain? C'est notre dernière portion de vraie nourriture avant un sacré moment. Après, on tombe dans le déshydraté! Si j'étais toi, je m'arrangerais pour ne pas la rater! » -Numéro 3

La Terre était si loin. Nous n'étions partis que depuis quinze jours et j'avais déjà la certitude que je n'allais jamais la revoir. C'était une grossière erreur que j'avais commise. Mais avais-je vraiment le choix? C'était ça ou la peine capitale. Entre nous, l'idée de mourir dans l'espace est bien plus attrayante que celle de se faire injecter du venin dans le rouge des veines. Au moins, en optant pour l'inconnu, j'allais avoir le sentiment de gagner la mort et non de perdre la vie.

« Dis donc, tu m'écoutes vraiment ou tu fais semblant!?! » -Numéro 3

Nous étions tous à bord pour la même raison, même si personne n'osait en parler. En faire un sujet de discussion, cela aurait été comme s'avouer à soi-même que son partenaire de cabine avait probablement tué plus d'une fois. Déjà qu'une navette spatiale ne semblait pas être la zone de confort de personne, nous n'avions pas besoin de nous rappeler que nos coéquipiers étaient le type de gens à fréquenter la mort.

« Bon, je vois! Monsieur est dans la lune et ne veut pas me parler! Tu me le diras quand tu seras prêt à revenir, on fera un petit détour pour te récupérer. » -Numéro 3

Nonobstant, jusque là, je ne peux pas dire que je craignais mes congénères. De multiples précautions avaient été prises pour éviter que la situation dégénère. Nous ne sommes plus à l'époque de la colonisation de l'Amérique tout de même. On n'envoie plus les rebus de la société découvrir le Nouveau Monde sans précautions, encore moins lorsqu'ils voyagent entourés de murs qui valent de l'or. Disons simplement qu'on nous avait bien motivés à vivre en harmonie. À bord, les gars rigolaient en disant qu'on nous avait *miné* le moral.

Si l'un d'entre nous franchissait le cap et faisait preuve de violence, une puce installée dans sa tête reconnaissait ce type d'activité cérébrale et déversait une capsule d'azote liquide dans son cerveau, de

quoi refroidir ses ardeurs. Une rumeur affirmait même qu'il devait y avoir, à l'origine, deux autres condamnés avec nous dans notre épopée martienne. On racontait qu'après l'opération, lorsqu'ils avaient appris pour les puces, ils avaient tellement pété un câble que ces dernières avaient aussitôt largué leur contenu dans leurs crânes. Une fraction de seconde et ils n'étaient plus de ce monde. Espérons que ces rumeurs étaient dénuées de fondements.

J'étais seul dans ma cabine lorsque Numéro 6 annonça frénétiquement une réunion d'urgence dans la salle des opérations. En me dirigeant vers le lieu de rencontre, je fus frappé par des cris d'étonnements et des jurons émanant de ma destination finale. On aurait pu croire que toutes les onomatopées de la région avaient décidé de se condenser en un seul point du navire et que, étouffées parmi leurs semblables, ces dernières fuyaient bruyamment dans tous les couloirs environnants. Dès que j'arrivai sur place, je trouvai l'explication de ces réactions en regardant l'ordinateur principal. Pour la première fois depuis le jour où on avait scellé les portes de la navette sur la piste de décollage, je voyais l'écran de cet ordinateur entièrement dépourvu de couleurs. Un noir total. Même pas le moindre signe d'activité à l'intérieur de l'engin. Il y avait un fil couleur cerise qui dépassait. Un fil sectionné. Un fil qu'on avait coupé. Un fil qu'un individu avait délibérément endommagé pour causer des torts. La pièce maîtresse de notre fusée n'était plus qu'une carcasse de métal encombrante à l'intérieur d'une pièce désormais désuète.

Un silence pesant s'installa. Pendant quelques secondes, Dieu s'appuya sur nous de tout son être. Nous tentions tous d'assimiler l'information qui nous avait été transmise. L'appareil le plus important du vaisseau avait été saboté. Sans lui, c'était l'équivalent de naviguer dans l'espace à l'intérieur d'un conteneur. Nous n'avions pas l'équipement pour le réparer à bord. Il n'allait donc jamais être remis en état.

Nous étions condamnés. Notre mort était assurée. Notre mort. La fin de notre existence. La fin de MON existence. Le vide. Ce fut à ce moment précis que je me surpris à contenir un rire. Je ne ressentais pas la peur. Au contraire, j'avais envie de sourire. Était-ce à cause de l'ironie de la situation? Mon corps allait se vider de sa vie, lui-même entouré du vide du cosmos. Ou encore était-ce parce que j'avais envie de la mort? Avais-je vraiment une raison de vivre? J'étais un monstre. N'était-ce pas seulement l'instinct de survie qui m'avait conservé jusqu'à ce jour? L'instinct de survie. C'est tout de même absurde que l'évolution, un phénomène censé améliorer une espèce, ait laissé en l'être humain la chose qui le force à commettre les pires atrocités.

Rouge de colère, Numéro 3 prit alors la parole. Il nous partagea ce qu'il déduisait de la situation : ceux qui nous avaient envoyés dans cette épopée nous avaient certainement menti. Nous n'étions pas tous des criminels à bord. L'acte ayant été commis était assurément prémédité et le sujet devait être parfaitement conscient des conséquences qui découlaient de son action : notre mort. S'il était réellement équipé d'une puce cérébrale, celle-ci n'aurait-elle pas réagi à un tel comportement? Il devait certainement y avoir quelqu'un parmi nous qui ne provenait pas du milieu carcéral, quelqu'un dépourvu d'antécédents judiciaires, dépourvu de puce. Peut-être était-ce un volontaire s'étant proposé pour servir de modérateur en cas de conflit, et dont la présence nous avait été dissimulée? Maintenant, notre « ange gardien » désirait nous prendre avec lui pour nous mener aux écarlates portes des enfers.

Je devais savoir de qui il s'agissait. Pourquoi? Connaître son identité ne changerait rien à notre situation. Pour se venger? Avec les bombes à retardement dans nos crânes, la vengeance aurait été un plat servi à froid. En fait, c'est comme si je pensais que ce droit me revenait. Après toutes ces années vécues en hors-la-loi, je n'avais jamais commis l'irréparable sans montrer mon visage. Cette fois, c'était à mon tour d'être la victime et je tenais à croiser le regard de celui qui s'était donné tant de mal pour faire cesser nos existences.

Dû au sabotage, il nous était désormais impossible de communiquer avec les dirigeants du centre de recherche spatiale. Pour avoir des réponses, nous dûmes trouver une autre manière de cibler le coupable. Il n'y avait pas de caméra de surveillance dans le vaisseau. Puisque nous ne connaissions pas l'heure du délit, impossible d'interroger les gens sur leurs alibis. Alors que l'anonymat du vandale projetait son ombre de plus en plus opaque sur le groupe, Numéro 2 nous illumina de sa parole.

« La seule différence entre le coupable et le reste de l'équipage, c'est que le coupable, lui, n'est pas un criminel. Confessons tous nos péchés au groupe. Le moins crédible sera donc assurément notre meurtrier. »

L'idée fut acceptée à l'unanimité. C'était à la fois brillant et affligeant. L'humanité pouvait-elle vraiment descendre jusqu'à ce niveau? Pouvait-elle réellement créer une telle communauté de rapaces? Une communauté où le mal était si répandu que c'était désormais la bonté qui prenait le rôle de point aberrant. J'en avais la nausée. Ma seule existence devait être une torture pour l'univers.

Sur ces pensées dévastatrices, nous nous dirigeâmes vers la salle de réunion. La jauge de tension était dans le rouge. C'était palpable. Non

seulement nous n'avions plus aucun moyen de nous protéger contre une éventuelle collision avec un objet céleste, mais notre propre assassin marchait dans le même corridor que nous. Une fois bien assis, Numéro 2 fut le premier à nous partager son histoire.

Dès les premières phrases, je le reconnus. Tous les journaux en avaient parlé. Il était autrefois l'homme ordinaire par excellence. Un matin, il s'était rendu à son boulot et avait décidé de tuer le quart de ses collègues de travail, sans aucune raison. Il s'était ensuite rendu aux autorités, sans résistance.

Numéro 4 reprit le flambeau pour raconter la série de viols sordides qu'il avait commis dans son passé. Lorsqu'il parlait de ses victimes, des rubis brillaient dans son regard. Ses démons n'étaient jamais bien loin. Il décrivit chacune de ses sensations, chacun de leurs cris. Son esprit était un lecteur Blu-ray, et il s'en servait pour savourer de nouveau son enregistrement préféré. Ce fut ensuite le tour de Numéro 1 qui continua dans la même direction que son prédécesseur, puis vint alors le mien. Moi, Numéro 5, je pris la parole. Sans même comprendre pourquoi, je parlai à la troisième personne. Je ne voulais pas être le personnage principal de mon récit. Je ne voulais pas être comme eux. Je ne voulais pas être ça.

Je laissai ensuite Numéro 3 nous faire part de son casier judiciaire. Il récita froidement le nom de chacune de ses victimes. Kevin Green, Amanda Jackson, Julia Gordon, etc. Il ne justifia pas ses actes. Il se contenta de lécher ses lèvres en démontrant une salivation excessive. La viande rouge devait tristement lui manquer depuis notre départ pour les étoiles. Puis, nous eûmes finalement la chance d'entendre Numéro 6 conclure en nous racontant avec conviction ce qui l'avait amené à faire exploser une bombe dans une garderie. Charmante personne.

J'avais espéré que ces confidences allaient davantage nous éclairer dans notre quête. Plutôt que de m'indiquer le chemin à suivre, elles m'avaient conduit directement dans des sables mouvants. Mes pieds étaient inextirpables et la vérité, devant moi, s'enfonçait inévitablement dans les abysses.

Était-ce Numéro 1? Son histoire ressemblait drôlement à celle de Numéro 4. Peut-être ne savait-il pas quoi dire et l'avait plagié? Il aurait été bien utile de mettre nos impressions en commun à ce moment, mais je me voyais mal coopérer avec des suspects. J'avais déjà suffisamment serré la main du diable dans ma vie. Je décidai de pousser un peu l'interrogatoire sur Numéro 4. Les autres m'emboîtèrent le pas. Avaient-ils remarqué la même similitude que moi entre



ces deux récits? Était-ce plutôt une réaction réflexe, dans le seul but de s'assurer que les soupçons ne s'orientaient pas sur eux? Cela n'aurait pas été étonnant de la part d'individus de leur genre. C'était probablement ce que la vie leur avait appris de mieux.

Nous posâmes une série de questions sur les procédures judiciaires qui suivirent son arrestation. Son langage corporel en fut immédiatement bouleversé. Il tourna au rouge. Il n'était évidemment pas un menteur expérimenté, ce qui accédait d'autant plus ma thèse. Ses pupilles devinrent de la taille d'une pointe d'aiguille et ses iris se dirigeaient sans cesse vers les coins supérieurs gauches de ses yeux. Il réfléchissait à ce qu'il allait dire. Il croisa sa jambe gauche sur sa droite et redressa le menton. C'était dans la poche. Tous les énoncés de la psychoanatomie étaient en sa défaveur. Il mentait. Ça se voyait. Ça se sentait. Ça se goûtait. Je lisais en lui comme dans un livre, même plus. Je devenais lui. Je comprenais chacune de ses pensées. Il m'appartenait. J'étais dans sa tête.

Je décidai donc de le confronter. Je l'attaquai d'une seule phrase. Une phrase poignard.

« Pourquoi nous mens-tu mon cher? »

Il éclata. Les autres réagirent presque autant à ma remarque. Je devais l'avouer; j'avais été direct, mais je ne regrettais rien. Ça avait marché. Il avait réagi. Nous le coincions. Du moins, nous le pensions.

En panique, il s'expliqua. Il avoua qu'il avait inventé son histoire, mais nous assura que c'est bel et bien par le crime qu'il avait gagné son billet pour Mars. Il craignait seulement de nous dire la vérité. Ça n'avait pas de sens. Pourquoi? Qu'avait-il pu commettre de si horrible que même des condamnés à mort en seraient offusqués? Malheureusement, nous eûmes des réponses.

Ce n'était pas un fou. Ce n'était pas un psychopathe. Il n'avait pas agi par pulsion. Il avait agi par conviction. Il avait torturé et assassiné des dizaines d'homosexuels. Il leur avait délibérément ôté la vie parce qu'il les considérait comme étant des malades mentaux.

Non seulement il était homophobe, mais il était également profondément ignorant dans le domaine des maladies mentales. Est-ce qu'on euthanasie quelqu'un uniquement car il est dépressif? Bien sûr que non. Le cerveau n'est pas différent du reste du corps. Il peut être soigné. À condition qu'il soit malade évidemment, ce qui n'est certainement pas le cas pour les homosexuels. Il avait touché ma corde sensible. C'était agréable. J'ignorais que j'en avais encore une.

Après une telle révélation, nous prîmes une petite pause. Tous avaient besoin de se retrouver seuls avec eux-mêmes. Certes, il était difficile de vivre avec ses propres pêchés, mais ce n'était rien comparé à endurer ceux des autres. Alors que je me baladais dans les couloirs du secteur Grenat, je réalisai de plus en plus que quelque chose clochait. Certaines personnes semblaient moins crédibles que d'autres, certes, mais le coupable devait assurément avoir une formation en théâtre pour passer autant inaperçu! Je retournai à la scène de crime. Peut-être n'était-ce qu'un accident en fait?

J'observai attentivement le fil. Il était sectionné avec une précision extrême. Aucune trace d'usure. Définitivement, celui qui avait posé le geste savait ce qu'il faisait. On pouvait oublier l'idée de l'accident. Toutefois, une question surgit dans mon esprit. Le genre de questions qui, même si elles semblent ridicules au départ, ont d'inimaginables répercussions sur la suite des événements. Pourquoi ce fil? Pourquoi pas celui à côté? Je regardai à l'intérieur de la console pour découvrir son origine. Je n'arrivais pas à voir d'où il provenait. À un point, il semblait disparaître parmi ses semblables. Je tirai un peu pour le dégager. Je ne pouvais m'attendre à ce qui arriva.

Il sortit au complet. Je tenais l'entièreté du câble dans mes mains. Il n'était relié à rien! C'était un faux fil! Mais alors, pourquoi l'ordinateur était hors tension? Je m'accroupis et regardai derrière le boîtier. Le câble d'alimentation était simplement débranché. C'était une mise en scène! Un de mes camarades nous avait simplement joué un tour! Pourquoi?

Mon tympan fut alors foudroyé. Deux cris simultanés atteignirent mon conduit auditif. Le premier était de douleur. Le second de rage. Je me dirigeai au pas de course vers leur origine. Ça se passait dans la salle de réunion. J'ouvris la porte. L'imprévisible arriva. Numéro 2 enfonçait un stylo dans l'artère carotide de Numéro 3. Ce dernier s'effondra sur le plancher, décédé dans une mare bourgogne. Son assassin se tourna vers moi, les yeux tels des océans, et me dit une phrase qui n'aurait pas pu être plus significative.

« Amanda est ma fille. »

Ses lèvres se couvrirent ensuite de givre et l'eau dans ses yeux se cristallisa. Sa puce venait de sauter. Mes coéquipiers arrivèrent. Il ne comprenait pas. Je ne comprenais pas. Que venait-il de se passer?

Puis, tout devint clair. Numéro 2, un citoyen modèle qui, du jour au lendemain, se change en psychopathe. Numéro 3, un meurtrier ayant enlevé la vie d'une jeune demoiselle nommée Amanda. Les

deux hommes qui se retrouvent comme par hasard dans un vaisseau coupé de la civilisation. Toutes les identités sont dissimulées par des chiffres. Un mauvais tour force tout le monde à bord à révéler leurs crimes. Puis Numéro 2 se suicide en assassinant son congénère. Il était le père d'Amanda. Il avait tout orchestré depuis le début. De son quintuple meurtre jusqu'à la simulation de sabotage, tout était organisé dans un seul et unique but : assouvir sa vengeance. On peut dire qu'il l'avait méritée.

Sous la pression des questions, je me vis dans l'obligation d'expliquer l'affaire à ce qui restait de l'équipe. Dès que j'en eus terminé avec mon résumé, tous, profondément troublés, ruisselèrent naturellement vers leurs cabines, telles des gouttes d'eau sur une surface inclinée.

Nos vies étaient sauvées. La mission pouvait continuer. Avec un peu de chance, nous risquions même d'atteindre le sol de la planète rouge, mais en avais-je vraiment envie? Avec tout le sang que j'avais vu et fait couler, le rouge n'avait-il pas suffisamment fait partie de mon existence? J'aurais dû être en liesse, mais à la place, je ressentais une lourdeur. J'étais effrayé, car je savais ce qui se cachait sous cette lourdeur. De la déception. J'étais déçu. Déçu qu'il n'y ait pas vraiment eu quelqu'un qui eût le courage de mettre fin à mes jours. Pourquoi le père d'Amanda ne nous avait-il pas tous tués? Nous le méritions tous. Même après avoir entendu nos histoires, il nous avait épargnés. Il n'aurait pas dû. Nous n'étions qu'un poids, un boulet pour l'univers. Le monde ne se porterait-il pas mieux sans nous!?

C'était la première fois que je réussissais à surmonter mon instinct de survie. Je me sentis étonnamment libre. Libre, car j'avais désormais un choix. Un choix que je n'avais jamais eu avant. Le choix de me

supprimer, de m'abolir. Ma mort m'appartenait et elle allait être grandiose! J'allais enfin faire quelque chose qui méritait d'être fait. Par ma mort, j'allais soulager le monde de deux de ses maux. Ma vie et celle d'un autre. Armé d'un crayon, je me dirigeai vers le couloir. La première personne qui s'offrirait à moi, je l'éliminerais. J'allais perforer son cou, comme Numéro 2 avait su le faire. J'étais décidé, jusqu'à ce que je passe devant la salle des opérations.

J'éclatai de rire. Je perdis le contrôle. Était-ce à cause de l'ironie de la scène qui s'offrait à mes yeux? Ou était-ce plutôt à cause de la tristesse de la morale que j'apprenais? L'humanité est vaine. Nous agissons tous dans le mal, jusqu'à fusionner avec la noirceur, et lorsque nous dépassons les limites, que nous commettons l'irréparable, nous nous persuadons qu'il est toujours possible de se racheter, de se faire pardonner aux yeux de Dieu, d'Allah ou peu importe comment vous l'appellez. Mais il n'en est rien. Rien ne peut effacer ce qui dans le passé s'est produit, et ceux qui tentent de vous en persuader se mentent à eux-mêmes. Moi, je l'ai cru longtemps. J'ai presque donné ma vie, cette journée-là, pour tenter de réparer mes fautes, mais ce que j'ai vu dans cette salle, à ce moment précis, m'a prouvé que j'avais tort.

Tous mes camarades restants étaient devant l'ordinateur principal, couchés sur le sol, givrés jusqu'au coin de la bouche. Dans leurs mains, ils tenaient tous un couteau et un fil provenant de l'appareil. Si l'azote liquide avait été éjecté dans leur crâne une seconde plus tôt, la console aurait pu être sauvée.

Et devinez quoi?

Malgré leur sacrifice, malgré leur mort, nous ne vivons toujours pas dans un monde meilleur.

